

CHASSEURS DANS LA NEIGE

DANIEL PAROKIA



CHASSEURS
DANS LA NEIGE

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2019
ISBN : 978-2-283-03219-0

*Et une amère douleur saisit les
prétendants, et ils changèrent
tous de couleur...*

Homère,
Odysée, XXI, 412-413.

Il n'était pas une fois, non, pas même une toute petite fois où, s'étant réunis, ils eussent manqué de s'interroger sur leur avenir. Mais, la question posée, elle demeurerait en suspens. Et, ne lui trouvant aucune réponse, ils finissaient par l'oublier. À leurs yeux, en ce temps-là, le présent recouvrait le passé et le futur le présent, à la manière de ces couches de neige accumulées durant l'hiver, quand les contours des fleuves au loin s'estompent comme des mirages. Et que les pires avalanches pussent avoir de la mémoire, qu'elles restituassent souvent des corps enfouis longtemps après leur disparition, ne semblait pas les troubler. À cet âge de la vie où l'on sautille comme un moineau, le cerveau fonctionne encore de manière bruitée. Ne semant ni ne moissonnant,

n'amassant pas mais picorant, au gré de leurs rêves ou de leurs désirs, ils restaient, oisillons tombés du nid, des desseins sans réalisation, des projets sans perspective, des esprits momentanés.

Ils ne savaient plus, du reste, comment ils s'étaient connus. Dans les années 1970, sans doute, mais où ? Était-ce à la chorale de l'école Steiner, à Bâle ? À Charleroi, en Belgique, au siège du fan-club de Joe Dassin ? Ou Amaury avait-il croisé Charles, comme il le prétendait par dérision, au pied de l'appartement de Claude François, 46, boulevard Exelmans à Paris, avant la mort de son propriétaire ? En tout cas, la chanson les avait réunis, c'est sûr. À l'époque, ils échangeaient des disques de pop music : Crosby, Stills, Nash and Young contre le trio Aphrodite's Child ou le Pink Floyd contre Procol Harum. « Tu te complais dans la soupe ! » reprochait Amaury à Charles. Mais il convenait que celle-là avait du goût, et aussi qu'elle faisait de l'effet : le *Canon* de Pachelbel ou une cantate de Bach, rien de tel pour approcher

une fille sur une piste de danse... « Approcher » était un euphémisme, évidemment. Vingt ans après, il l'avouerait sans fausse honte.

Pour Chris, l'intellectuel du groupe, ils avaient un vrai repère. C'était plus tard, en décembre 1974. Adossé à son duvet de montagne Yeti, il feuilletait le dernier numéro de *Mademoiselle Âge tendre* dans la salle d'attente de l'aéroport Tenzing-Hillary, au Népal, à 2 860 mètres d'altitude, observant du coin de l'œil une Rescue Lady dont une bretelle de Wonderbra avait glissé. Le soir tombait. La lueur bleue des sommets alentour se reflétait dans le miroir circulaire de ses lunettes de glacier. Ses yeux semblaient lancer des éclairs. Chris l'avait immortalisée sur une photographie qui la montrait en treillis, devant son sac à dos zippé Athena.

Les deux autres arrivaient de Katmandou avec la ferme intention de « faire l'Everest ». Mais rien que la piste en pente de l'aéroport – dont les hangars bleu-vert peinaient à émerger de la brume – les avait refroidis. L'avion s'était posé en zigzag à cause des

rafales d'un vent tournant qui le déportaient sans cesse de droite et de gauche. Puis pivotant sur place, il avait roulé lentement sur la piste minuscule en direction de l'aire de stationnement. En face, on découvrait la tour de contrôle, une simple station météo peu rassurante qui se bornait, d'ordinaire, à prévenir les pilotes de l'état du temps : généralement venté, pluvieux et bouché. Ils étaient descendus du De Havilland blancs comme linge, flanqués de deux filles étiques de mauvaise humeur.

– Un des plus dangereux aérodromes du monde, avait affirmé Chris pour les consoler.

Ensuite il leur avait expliqué, avec ménagement, que l'Everest – même avec des tenues impeccables et des sacs dernier cri –, ce n'était pas la peine d'y songer. Sans matériel et sans sherpas, ils n'atteindraient jamais la cascade de glace qui précède le camp I. Aucune chance, d'après lui, de monter jusqu'au col sud : il fallait des échelles d'aluminium pour franchir les crevasses et des cordes fixes pour avancer dans les séracs. Sans compter les bouteilles

d'oxygène pour la zone de la mort, sinon c'était l'hypoxie : lui-même avait dû renoncer.

En conséquence, avait-il conclu, cette course risquait d'être un peu casse-cou, voyez-vous. Surtout s'ils s'y lançaient accompagnés de ces dames, qui allaient geler sur place au camp de base, avant de mourir plus haut dans les vents océaniques, parmi les oies sauvages et les chocards à bec jaune qui se nourrissent de charognes et, parfois, de restes humains. Il valait mieux en abandonner l'idée...

Chris leur avait sauvé la vie, ils le reconnaissaient humblement.

– Heureusement, nous n'avions pas encore payé le permis d'ascension, avait observé Charles, toujours pragmatique.

– Mais nous ne serons pas venus pour rien, avait renchéri Amaury avec ferveur, puisque nous t'avons rencontré.

En remerciement, les filles lui avaient offert un peu de coke, histoire de lui faire connaître leurs vertiges à elles, des montées stupéfiantes et des descentes apocalyptiques, « une ligne à deux, pour commencer,

ça te dit ? ». On lui avait tendu une petite paille, offre qu'il avait promptement déclinée. « Impossible, avec le rhume que j'ai », s'était-il récusé en reniflant pour justifier son refus.

Là-dessus, Fleur, l'amie de Chris, était revenue des toilettes et avait exigé qu'on lui rende *Mademoiselle Âge tendre*. Entre-temps, le magazine était passé de main en main, suscitant çà et là des quolibets nourris. On le lui avait remis tout chiffonné, notamment la photo de Joëlle, du groupe Il était une fois.

– La fille d'un diplomate danois, avaient-ils glosé, un peu snobs, détruisant le mythe d'une enfant de la balle.

Fleur en était restée ulcérée. Ce litige avait été le début de relations houleuses avec le groupe, qui n'avaient fait que se détériorer au fil du voyage.

De retour en France, elle avait bientôt quitté Chris et ils s'étaient retrouvés tous trois à en dire du mal. Cela les avait rapprochés encore. Après quoi, les junkies s'étant elles-mêmes évaporées, il n'y eut plus de filles dans les parages pour des lustres. À croire qu'ils étaient devenus repoussants.

Puis les affaires avaient repris. Petitement. C'était tantôt l'un, tantôt l'autre qui ramenait une compagne d'un soir, la présentait aux autres, lesquels y allaient aussitôt de leurs commentaires. « Elle n'est pas un peu grande pour toi ? » Ou alors : « Ça irait à peu près, c'est vrai, si ce n'était la coiffure. » Et encore : « Les jambes et les seins d'accord, mais la conversation... »

Finalement, ils s'étaient mutuellement découragés de trouver quelqu'un à leurs

goûts dont l'intersection semblait vide. Ils avaient fini par renoncer. Comme ils n'étaient pas, pour autant, entrés en abstinence, ils avaient vécu leurs aventures séparément, sans plus jamais en parler.

Avait alors commencé une période de mensonges réciproques pendant laquelle ils avaient prétendu être accaparés par des occupations diverses. Ils étaient censés prendre des leçons de tennis, ou de golf, s'occuper de leurs études, visiter leur parentèle, et ainsi de suite.

Cela dura un certain temps, jusqu'à ce que Chris, un jour de piscine, rencontrât Charles au bras d'une blonde. Peu après, Amaury avait été aperçu au bord d'un green en compagnie d'une rousse qu'il serrait de près et qui n'était sûrement pas sa sœur. Ou alors la prohibition de l'inceste ne les préoccupait pas, c'est ce qu'avait constaté Charles qui les avait repérés, plus tard, à l'horizontale, derrière le bunker. Quant à Chris, il avait confessé, au terme d'un repas bien arrosé, qu'il grimpeait désormais avec une Belge. La préposition était de trop. On lui avait adressé un sourire narquois.

Ces passades avaient été sans conséquence.

Aux abords des vacances, ils se retrouvaient tous trois face à eux-mêmes, traînant des solitudes qui s'étaient amplifiées avec le temps, et qui, à la fin, les relançaient brutalement l'un vers l'autre telles des bandes usagées les boules d'un vieux billard.

Face à ce sort inexorable qui semblait les réunir et, contre vents et marées, leur imposer un destin commun, ils n'avaient pas résisté longtemps. De nouveau ensemble, ils s'étaient inventé des projets exaltants, dont certains se réalisaient, d'autres pas.

L'été, ils partaient en Angleterre, en Allemagne, parfois en Hollande ou en Suède. Des filles leur posaient des petits lapins, souvent des géants des Flandres. Une année ils furent à Naples, rapportèrent des photos d'Anacapri et de la grotte bleue. Une autre, ils avaient espéré se rendre en Afghanistan, mais les parents de l'un d'eux – j'ai oublié lequel – s'y étaient opposés. « Des pleutres », avaient-ils commenté.

L'hiver, ils faisaient du ski à l'Alpe-d'Huez ou aux Deux-Alpes, quelquefois dans les Pyrénées, à Saint-Lary-Soulan ou à Superbagnères, où la famille de Charles possédait un chalet.

Puis, lassés de ces montagnes qui leur semblaient soudain étriquées, ils avaient décidé, une saison, de s'expatrier dès la mi-avril. Glisser à Kitzbühel, à Val Gardena, à Cortina d'Ampezzo : voilà ce qui s'appelait la vie. Mais tout était tombé à l'eau. Des rêves plus grandioses, entre-temps, leur étaient venus. Ils visaient désormais des régions élevées de l'esprit, ambitionnaient de fonder un journal, de créer un groupe pop, d'acheter un cinéma...

Pendant ce temps, leurs études stagnaient. Ils redoublaient. « Mon DUEL est devenu une truelle », s'amusait Charles, qui faisait des petits boulots dans le bâtiment. Inscrit en économie, dans une école qu'il fréquentait un jour sur trois, Amaury continuait de profiter sans vergogne des subsides de sa famille. Quant à Chris, le moins fortuné des trois, et de loin, ses achats répétés de

livres anciens avaient fini par épuiser des largesses parentales en désaccord avec ses goûts encyclopédiques. « Bientôt, on m'invitera dans des colloques, avait-il protesté, et vous savez pourquoi ? Je suis plus facile à déplacer que la Nationale ! »

En attendant, ils végétaient, dans un statut d'étudiants attardés qui ne semblait pas connaître de fin. Qu'ils le vécussent avec bonheur n'empêchait pas quelque inquiétude.

– À force de traîner, on devra bientôt renoncer au CROUS, se lamentait Charles.

Une autre année, il avait été question d'aller à Gstaad ou à Saint-Moritz, ou peut-être à Zermatt, pour les vacances d'hiver. Quelqu'un avait même parlé de Crans-Montana, la belle station du Valais suisse, mais Amaury s'y était opposé. « Trop d'Italiens, avait-il dit en substance, et des pistes pour débutants ou skieurs moyens... » Seuls, à l'entendre, le shopping et la restauration valaient la peine là-bas. Avec l'ensoleillement, bien sûr, et la belle vue sur le Rhône.

– Il y a quand même le lac ! avait protesté Charles.

Mais on lui avait objecté qu'il existait aussi un lac à Saint-Moritz et au moins quatre autour de Gstaad. L'embarras du choix !

L'avantage de Crans, avait repris Charles avec l'obstination qui le caractérisait, c'était l'accessibilité. Pas plus de quatre heures de voyage à partir de Lyon, peut-être moins s'il n'y avait pas de circulation. Avec la BMW 2 800 CS d'Amaury, que son père lui avait laissée pour ses vingt ans, ils pourraient foncer. En revanche, Saint-Moritz, même en passant par l'Italie, ce n'était pas moins de sept heures de route. Zermatt, *idem*. Il concédait qu'il y avait le Cervin, à Zermatt, naturellement, mais on ne skiait pas sur le Cervin, hein ?

– Sur le Petit Cervin, si ! était intervenu Chris. Cela dit, on fera comme vous voulez.

Il pouvait se montrer conciliant, il n'était pas très bon skieur. Seule l'escalade l'intéressait.

Ils avaient mis les propositions aux voix. Finalement, Gstaad l'avait emporté. C'était un bon compromis : encore plus près que Crans-Montana, des magasins superbes, plusieurs sous-domaines skiables à partir

de la ville, et des pistes de toutes les couleurs qui desservaient plusieurs vallées.

Charles boudait dans son coin. Il regrettait Crans-Montana, son soleil, ses glaciers, son half-pipe pour snowboard ou freestyle et ses tapis roulants. Même ses golfs – le « Jack Niklaus » (9 trous) et le « Severiano Ballesteros » (18 trous).

– Tu es vraiment de mauvaise foi ! s'était exclamé Amaury. On ne fait pas de golf en hiver, voyons !

– Quand il n'y a pas de neige à la station, si ! On redescend en télécabine, et hop, on a de quoi s'amuser en bas. Sans un practice pour m'entraîner, je vais perdre mon handicap...

Amaury avait haussé les épaules. À Gstaad aussi, d'après lui, il y avait de quoi se distraire en soirée : des boîtes de nuit, la « Country Night », et le « New Year Music Festival de Gstaad », organisé par la princesse Caroline Murat.

– On va le rater, ton festival, avait dit Charles. Quand on arrivera à Gstaad, il sera fini depuis belle lurette ! Et pour la « Country Night », tu repasseras : c'est en juillet !

Chris avait exprimé soudain un scrupule.

– Ce n'est pas un peu huppé comme station ? avait-il jeté à la cantonade.

Les autres avaient pouffé. Au contraire, c'était une ville de gauche, avait expliqué Amaury, imperturbable. On y voyait Louis Armstrong, dans les années 1950. Et aussi Ella Fitzgerald. Plus tard, Roger Moore, le dernier James Bond – mais aussi un membre éminent de l'UNICEF – était venu s'y reposer. Au reste, il n'y avait plus, aujourd'hui, ni gauche ni droite, et même le symposium économique de Davos avait reçu récemment Deng Xiaoping, Premier ministre de la Chine. Encore un petit effort, on y croiserait bientôt Viviane Forrester, avec ses boucles d'oreilles. À l'en croire, tous les révolutionnaires étaient à Gstaad : Sarah Ferguson, Julie Andrews, Johnny Halliday...

Chris le regardait, atterré.

– Tu plaisantes ?

Selon Charles, adepte du philosophe Leibniz, il y avait toujours quelque part un petit ferment de révolution, fût-ce une

ébauche insoupçonnée, une quantité évanescente. Mais cette semence germerait un jour. Le mouvement était en marche, il avançait à grands pas, rien ne pourrait l'arrêter. Bientôt les philosophes seraient au pouvoir, les jeunes épouseraient des vieilles et les riches des pauvres.

– C'est comme si c'était fait, disait-il.

Chris se souvenait que, peu après cette discussion, ils s'étaient installés une dernière fois dans les transatlantiques d'Amaury, au bord de la piscine familiale. Un tuner, disposé par leurs soins, transmettait en différé les événements de mai 1968 – une émission historique. De l'intérieur du tuner sortait, par intervalles, une lueur rougeoyante qui semblait s'évanouir soudain, aux confins de l'espace, comme une vieille galaxie fuyant sur l'horizon. Chris lisait *Rêveuse bourgeoisie*, en sirotant une vodka Coca.

Le ciel était limpide. On entendait siffler d'autres genres de cocktails et la foule étudiante – des grands-parents aujourd'hui, auxquels leurs rejetons, désormais, ne cessaient de faire la morale – vociférait des

slogans inconnus. *Cours camarade, le vieux monde est derrière toi.*

– Tu parles ! confiait Charles. Les révolutions tournent en rond, oui ! D’ailleurs c’est l’étymologie.

– Le rouge, ajoutait Chris, c’est un effet Doppler. Rien ne dit qu’on se déplace ! D’ailleurs, la « Steady State Theory »...

Il s’était embrouillé dans ses explications.

Pendant ce temps-là, il caressait Sacha, le persan bleu d’Amaury, de la même couleur que ses yeux. Un membre à part entière de la famille, très peu un chat. On ne le dérangeait pas, même s’il prenait ses aises en plein midi, au beau milieu de la table, à la place des plats, et se roulait en nautile pour y pioncer.

– Un de ces jours, chez toi, on bouffera du chat ! s’indignait Charles.

La soubrette, elle, était priée de respecter ses rêves. Pour faire passer les mets sans l’éveiller, elle se déhanchait drôlement, se penchait en se contorsionnant, une jambe en l’air. Du fait de ses acrobaties, sa jupe

remontait le long de ses cuisses, c'était un spectacle.

– Gstaad, affirma finalement Chris, ce n'est pas très loin de Crans-Montana, on pourra toujours y faire une virée, si vraiment vous regrettez.

Et pour une fois, le projet alla à son terme.